



## QUELQUES NOTES AUTOUR DE LA RÉCEPTION DE CHARLES PÉGUY CHEZ MAURICE BLANCHOT

*Joan Cabó Rodríguez*

**Résumé:** *Aquest treball no té altre objectiu que introduir la qüestió de la recepció de l'obra de Charles Péguy (1873-1914) per Maurice Blanchot (1907-2003). Hi exposem algunes notes, donant la paraula molt sovint als propis escriptors, per tal que aquesta exposició descriptiva pugui resultar útil a desenvolupaments posteriors. Hem estructurat aquestes notes en quatre parts. En un primer moment introduïrem la qüestió del lligam de Blanchot amb els entorns catòlics dels anys '30, tot seguit, farem una lectura de l'article titulat «La solitude de Péguy», aparegut al Journal des débats el 1941 i recollit després al volum Faux pas de 1943, a continuació, parlarem de la qüestió política en relació amb la vocació de l'intel·lectual, que troba el seu origen en l'afer Dreyfus, i que Blanchot repensà a «Les intellectuels en question», i per acabar farem referència a la interpretació de la relació entre els dos autors proposada per Deleuze en dos cursos de principis dels anys '80 i que concerneix sobretot la seva comprensió de l'esdeveniment.*

**Paraules clau:** *Maurice Blanchot, Charles Péguy, Gilles Deleuze, filosofia i literatura, esdeveniment.*

**Resum:** *Ce travail n'a pour but que d'introduire la question de la réception de l'œuvre de Charles Péguy (1873-1914) par Maurice Blanchot (1907-2003). On y expose quelques notes à propos de cette question, en laissant très souvent la parole aux propres écrivains, de sorte que cette exposition descriptive puisse être utile à développements postérieurs. Nous avons structuré ces notes en quatre parties. Dans un premier moment nous allons introduire la question du rapport de Blanchot aux milieux catholiques des années '30, ensuite, nous lirons l'article intitulé « La solitude de Péguy », paru au Journal des débats en 1941 et repris dans le volume Faux pas en 1943, à continuation, nous allons parler de la question politique concernant aux intellectuels, que trouve son origine à l'affaire Dreyfus, et que Blanchot a repris à « Les intellectuels en question », et pour finir nous ferons référence à*

*l'interprétation du rapport entre les deux auteurs faite par Deleuze dans deux cours du début des années '80 et qui concerne surtout sa compréhension de l'événement.*

**Mots-clés:** *Maurice Blanchot, Charles Péguy, Gilles Deleuze, philosophie et littérature, événement.*

## 1. Introduction

Ce travail n'a eu pour but que d'introduire la question de la réception de l'œuvre de Charles Péguy (1873-1914) par Maurice Blanchot (1907-2003). On y expose quelques notes à propos de cette question, en laissant très souvent la parole aux propres écrivains, de sorte que cette exposition descriptive puisse être utile à développements postérieurs.

On doit reconnaître d'abord que le rapprochement des deux auteurs ne semble pas avoir caractère d'évidence. S'il y a des références de Blanchot à Charles Péguy dans ses œuvres critiques ou politiques, elles sont très rares et plutôt indirectes. Et, néanmoins, c'est Deleuze qui a dit à ses auditeurs dans un cours de 1983 : « encore que je ne me souviens plus du tout s'il a jamais écrit sur Péguy mais c'est très évident qu'il y a une influence de Péguy sur Blanchot qui vient notamment de ce que Blanchot, dans sa jeunesse, était un auteur et un penseur de la foi. Et que l'influence de Péguy sur Blanchot ça me paraît une des choses les plus, les plus évidentes [...], il en a retenu quelque chose de fondamental. »<sup>1</sup> Voici l'affirmation qui attire notre réflexion et encourage ce propos.

Il ne s'agit pas pour le moment d'entreprendre une étude exhaustive de la question. Pour cela aurait été nécessaire, évidemment, une lecture beaucoup plus patiente et attentive de l'œuvre de Péguy et une analyse rigoureuse des textes

---

<sup>1</sup>G. DELEUZE, Cours 43 du 31/05/83 -1. Transcription : Florencia Rodriguez. URL : [http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id\\_article=257](http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=257) [site consulté le 14/12/2015].

de Blanchot qui aurait pu permettre mesurer jusqu'à quel point l'affirmation de Deleuze a validité. Nous proposons ici seulement quelques notes préparatoires que devront être développées dans un travail approfondi.

Nous avons structuré ces notes en quatre parties. Dans un premier moment nous allons introduire la question du rapport de Blanchot aux milieux catholiques des années '30, ensuite, nous lirons l'article intitulé « La solitude de Péguy », paru au *Journal des débats* en 1941 et repris dans le volume *Faux pas* en 1943, à continuation, nous allons parler de la question politique concernant aux intellectuels, que trouve son origine à l'affaire Dreyfus, et que Blanchot a repris à « Les intellectuels en question », et pour finir nous ferons référence à l'interprétation du rapport entre les deux auteurs faite par Deleuze dans deux cours du début des années '80 et qui concerne surtout sa compréhension de l'événement.

## **2. Blanchot et les milieux catholiques des années '30**

Blanchot fût élevé dans une famille catholique et très aristocratique. Ce fait a marqué de manière évidente ses premières années comme écrivain et ses options politiques pendant les années '30. Blanchot gardera peut-être toujours quelque chose du catholicisme de son enfance. On peut dire que, d'une certaine façon, même après sa « conversion » idéologique aux années '40, il continuera à être catholique d'âme et de constitution.<sup>2</sup>

Après avoir fait ses études à Strasbourg –où il avait fait la connaissance de son ami Emmanuel Levinas- et avoir obtenu un Diplôme d'Études Supérieures à la Sorbonne il se sent plus attiré par le journalisme que par l'université. Blanchot, parisien aux années '30, se dirige vers les milieux

---

<sup>2</sup>Cf. M. LISSE et I. QUINTANA, « Maurice Blanchot: de «constitution catholique»? À partir des lectures de Jean-Luc Nancy » en É. HOPPENOT et D. RABATE (dir.), *Maurice Blanchot. Les cahiers de l'Herne*, Paris: Éditions de l'Herne 2014, p. 337.

d'extrême droite qui réunissent des intellectuels et des étudiants. Parmi les écrivains lus dans ces cercles de pensée il y a, évidemment, Charles Péguy. C'est par le journalisme que Blanchot se sent attiré pendant ces années, un certain engagement littéraire, intellectuel et politique à travers les journaux et les revues qui est héritier, d'une certaine manière, de celui du Péguy des *Cahiers de la quinzaine*. Voilà le contexte où écrit Blanchot à ces années, tel que le décrit Christophe Bident, son biographe :

«Autour de *L'Étudiant français*, vont se côtoyer Philippe Ariès, Pierre Boutang, Robert Brasillach ou Claude Roy (Nizan aussi, brièvement). Les figures tutélaires de ce mouvement se nomment Barrès, Drumont, Péguy, La Tour du Pin. Chef spirituel depuis l'affaire Dreyfus, Charles Maurras dirige *Action française*, assisté de Jacques Bainville et de Léon Daudet. Organe politique influent, fortement représentée à l'Assemblée, la ligue possède également son quotidien, homonyme. Elle fiance la *Revue universelle*, bimensuel austère créé en 1920, dirigé par Bainville et Massis, où signent le philosophe néothomiste Jacques Maritain, le romancier André Maurois, le critique André Rousseaux. Les amitiés, les relations sont nombreuses dans la presse quotidienne, philosophique ou littéraire : du *Temps* au *Journal des débats*, d'*Esprit* à *Je suis partout*, de la *Revue des deux mondes* aux *Nouvelles littéraires* et à la *N.R.F.*»<sup>3</sup>

Blanchot collabora dans différentes revues telles que *La Revue universelle*, *La Revue française*, *Les Cahiers mensuels*, *Le Journal des débats*, *Réaction* ou *Le Rempart*.<sup>4</sup> C'est l'article « Mahatma Gandhi »<sup>5</sup>, peut-être, celui qui contient en germe la plupart des convictions que Blanchot déroulera pendant les années '30 : « Toute révolution est spirituelle : voilà ce que ne cessera d'affirmer Blanchot, pendant plusieurs années. »<sup>6</sup> Blanchot, en effet, va se présenter pendant ces années comme

---

<sup>3</sup> C. BIDENT, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, Seyssel : Champ Vallon 1998, p. 51.

<sup>4</sup>Cf. *Bibliographie des textes de Maurice Blanchot*, URL : [http://blanchot.info/documents/Bibliographie\\_des\\_textes\\_de\\_Blanchot\\_2012.pdf](http://blanchot.info/documents/Bibliographie_des_textes_de_Blanchot_2012.pdf) [Site consulté le 16/12/2015].

<sup>5</sup> M. BLANCHOT, « Mahatma Gahndi », à *Les Cahiers mensuels/1931*, troisième série, n° 7, juillet 1931, pp. 10-17. (Cité par Christophe BIDENT, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, p. 57).

<sup>6</sup> C. BIDENT, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, p. 58.

quelqu'un qui va défendre un resurgissement spirituel de la France, ne pouvant pas trouver cela dans les régimes politiques dominants. Dans cet article, Blanchot parle aussi de la présence d'un mysticisme que doit être réapproprié par le catholicisme. Celui-ci sera l'un des objectifs de cette révolution spirituelle proposée par l'écrivain, que devait devenir, au même temps, une purification nationale.

L'article « Mahatma Gandhi » avait été publiée en 1931 dans *Les cahiers mensuels*, que l'année avant, en février 1930, avait consacré un cahier à Charles Péguy. Il s'agissait d'une revue étudiante de fortes convictions catholiques. Voyons-en un fragment de son manifeste « 1928 », cité par Bident : « Nous voulons tuer le monde moderne par les violences spirituelles du sacrifice. Nous voulons être les anarchistes de l'Amour. [...] Quand la poésie se fait Verbe et Sang : elle s'appelle Christ. Disons plutôt qu'elle est rachetée en lui avec toutes choses. »<sup>7</sup>

Pourtant, par rapport à ses préférences personnelles, de l'avis de Bident, Blanchot apprécia moins ces auteurs qu'il fut obligé d'apprécier, tels que Barrès, Bourget ou le même Péguy, et lui furent plus proches Bainville, Maurras ou Daudet.<sup>8</sup>

### 3. «La solitude de Péguy»

Depuis avril 1941 jusqu'à août 1944, le travail critique de Blanchot se concentre à sa collaboration au *Journal des débats*. Blanchot publia en 1943 une sélection de ces articles chez Gallimard, qui constitua son premier ouvrage critique : *Faux pas*.<sup>9</sup> Le reste des articles ont été rassemblés posthument dans le gros volume publié en 2007 intitulé *Chroniques littéraires du Journal des*

---

<sup>7</sup>*Ibid.*, p. 57.

<sup>8</sup>*Cf. Ibid.*, p. 115.

<sup>9</sup> M. BLANCHOT, *Faux pas*, Paris : Gallimard 1943 (rén. 1971).

débats.<sup>10</sup> Les références à Péguy qu'on peut trouver dans ces articles se limitent à des mentions rares, brèves et le plus souvent indirectes.<sup>11</sup> Toutes à l'exception d'une, qui constitue le seul article que Blanchot dédia à Charles Péguy, inclus par l'auteur dans *Faux pas* : « La solitude de Péguy ».<sup>12</sup>

Même cet article constitue, en un certain sens, une référence indirecte à Péguy, parce qu'il ne s'agit pas directement de lire Péguy, mais de faire une critique littéraire d'un livre sur Péguy, celui-ci de Daniel Halévy, *Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine*, livre paru en 1918.<sup>13</sup> Pourtant, peut-être qu'il s'agisse au même temps d'un témoignage significative de la lecture de Péguy faite par Blanchot, au moins à ce moment-là. Une lecture que pose certains accents sur l'écriture de Péguy et qui dévoile déjà certaines questions que dorénavant vont devenir quelques-uns des leitmotifs de la pensée de Blanchot : la solitude, la parole prophétique, la répétition ou la fidélité à la vocation de l'écriture.

C'est Halévy que pose la question de la solitude au centre de l'œuvre de Péguy. Solitude que peut se comprendre depuis trois niveaux. D'abord, la solitude de Péguy c'est celle d'un homme qui a eu des rares amitiés et, cependant, c'est lui-même qui s'est voulu retirer de presque tous ses amis. Ensuite, « la solitude d'un esprit qui a aimé se confier –du moins à quelques-uns qu'il avait choisis-, qui leur a parlé souvent du plus profond de lui-même et qui, en même temps, leur a dérobé l'essentiel, ne laissant même pas entrevoir la place du secret qu'une lente maturation devait seule porter au jour. »<sup>14</sup> Et,

---

<sup>10</sup> M. BLANCHOT, *Chroniques littéraires du Journal des débats, avril 1941 – août 1944* (Textes choisis et établis par Christophe Bident), Paris : Gallimard 2007.

<sup>11</sup> Cf. *Ibid.*, pp. 14, 21, 39, 392, 459 et 620. Étant la plus intéressante celle de la p. 21, dans un article du 4 mai 1941. La référence, que nous reproduisons ici, est faite à propos du livre de Jean de Baroncelli, *Vingt-six hommes*, et fait l'éloge de la grandeur inimitable de son écriture : « Il y a dans *Vingt-six hommes* de vives réminiscences de Péguy et il n'est pas sûr que Péguy soit un bon modèle pour un romancier. Il n'est même pas certain que cet écrivain inimitable doive jamais être un exemple pour un écrivain. Il est maître et modèle de grandeur. Son œuvre est inaccessible à qui veut lui emprunter un art. »

<sup>12</sup> M. BLANCHOT, *Faux pas*, pp. 318-322.

<sup>13</sup> D. HALEVY, *Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine*, Paris : Payot 1918. Ce livre est consultable sur internet. URL : <https://archive.org/stream/charlespeguyet00hal#page/10/mode/2up> [Site consulté le 16/12/2015].

<sup>14</sup> M. BLANCHOT, *Faux pas*, p. 318.

finalement, c'est aussi la solitude d'un homme qui a toujours cherché l'extrême conscience de lui-même, loin des références étrangères. « Le non-conformisme de Péguy –remarque Blanchot- est une expression de sa solitude, comme sa solitude a été l'un des signes de sa vocation. »<sup>15</sup>

Ces différents traits de la solitude on les attribue ici à Charles Péguy, mais, d'une certaine manière, ils nous disent aussi beaucoup de Maurice Blanchot lui-même. Lui qui est resté presque toute sa vie en retrait –on en conserve à peine des photos ; lui qui a maintenu l'amitié de ses amis par un rapport qui garde la distance ; lui qui a resté toujours fidèle à la vocation de l'écriture en ne cessant pas de se récrire.

Il est remarquable aussi la référence que Blanchot fait déjà au silence et aux espaces en blanc dans l'écriture de Péguy, silences que taisent un secret qui se tient toujours au-delà. C'est Blanchot qui trouvera beaucoup d'années plus tard la forme propre de la pensée dans le fragment interrompu, dans le dehors qui s'« entre-tient » au texte. Voyons la lecture que Blanchot en fait dans cet article :

«On sait qu'un secret existe en lui comme on sait que l'avenir est une forme d'existence du présent et on touche à ce projet par quelques révélations qui se dissipent à peine faites sous le regard qui les a reçues. Il n'y a pas de symbole plus étonnant de ce phénomène que la première édition de sa *Jeanne d'Arc*. On sait que le texte en était comme noyé dans des espaces blancs ; une réplique, quelques phrases semblaient perdues dans des pages manuscrites ; ce qui était dit paraissant attendre on ne sait quelle parole réservée à plus tard, exprimant déjà par le silence le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* qui, onze ans après, devait ajouter à cette première œuvre.

Cette disposition typographique se retrouve dans un cahier de 1902 où une suite de réflexions sur l'avitissement des mœurs politiques l'avait conduit à citer longuement les *Pensées* de Pascal ; la citation était enveloppée d'un vaste blanc ; on était invité à voir dans cette absence de texte la présence d'un mystère encore inaccessible, une place laissée vide pour une révélation –le retour à la croyance- dont son ami le plus

---

<sup>15</sup>*Ibid.*, p. 319.

intime, Lotte, ne sera averti que six ans plus tard, signe extraordinaire jeté au lecteur inattentif.»<sup>16</sup>

Notons seulement de manière sommaire d'autres aspects qu'il faudrait approfondir dans l'étude des relations entre les deux auteurs. La question de l'événement –celle que reprendra Deleuze- apparaît aussi dans cet article : « [...] il [Péguy] déclare à André Bourgeois qui lui faisait remarquer le caractère bizarre d'une de ses phrases commençant par les mots : *Veuille l'événement* : « Dans deux ans j'écrirai *Dieu veuille* ». <sup>17</sup> De même que le rapport entre la vocation de l'écrivain et celle du prophète, que Blanchot développera plus tard dans *Le Livre à venir*<sup>18</sup> : « Il est comme hors de la durée. Il prophétise et il devine l'avenir. Sur le plan de l'existence, ce penchant se traduit par la multiplication des signes et des pressentiments. Péguy a en la manière la plus vive le don des signes et il a en particulier deviné le destin qui lui était réservé. »<sup>19</sup> Même la question de l'écriture impersonnelle, de l'effacement de l'auteur face à son l'œuvre semble apparaître déjà en cette lecture de Péguy à propos de *L'argent suite* :

«Dans l'un de ses derniers écrits, *L'Argent suite*, au cours d'un long développement sur le péché et la grâce, il a subitement employé la formule suivante : « C'est ce que Péguy disait quand il disait que par la création de la liberté de l'homme... » Que signifie ce verbe au passé, cette mystérieuse intervention d'un Péguy déjà impersonnel ? On dirait qu'ayant toute sa vie devancé la durée, il a finalement traversé le temps et que, maintenant, près du dénouement, il est obligé de regarder en arrière pour se voir, apercevant l'homme qu'il est encore sous la forme d'un passé qui n'est plus.»<sup>20</sup>

---

<sup>16</sup> *Idem.*

<sup>17</sup> *Idem.*

<sup>18</sup> Cf. Surtout le chapitre « La parole prophétique » à Maurice BLANCHOT, *Le livre à venir*, Paris : Gallimard 1959, pp. 109-119.

<sup>19</sup> M. BLANCHOT, *Faux pas*, p. 320.

<sup>20</sup> *Idem.*



Blanchot remarque aussi que la vie et l'écriture de Péguy forment le rythme de sa pensée qui est celui-ci de la répétition. Rythme aussi très proche, peut-être, à celui-ci du ressassement éternel de la tâche critique blanchotienne :

«Son style si déconcertant vient en partie de ce rythme qui régle ses pensées. Ce que l'on appelle répétition n'est que le retour indéfini d'une forme qui cherche à s'accroître par son insistance, par son alliance avec la durée, par le fait qu'elle s'impose et tire de soi à force de patience et de longueur autre chose et plus qu'elle-même. Ces grandes pages où les phrases tournent et retournent autour de quelques mots qu'elles frappent de milliers de coups, ne sont que l'image de cet appel à l'avenir dont il avait fait l'une des lois de son esprit ; elles sont toutes pleines d'une attente obstinée et implacable, elles mûrissent en s'avancant dans un temps presque pur [...]»<sup>21</sup>

Écriture appelée vers l'avenir, attente qui est pour Péguy pleine d'espérance :

«Seulement, Péguy a tiré de cette solitude, de ces combats, de ces pressentiments une sorte de tranquillité pure et le souci apaisé de son salut. Sa solitude a été celle d'un homme qui, dès le commencement, connaît sa vocation et, toute sa vie, avec une extraordinaire certitude, répond à ce sentiment et maintient cette fidélité.»<sup>22</sup>

Il y a dans cet article de Blanchot une grande reconnaissance de la valeur de l'écriture de Péguy. Même, nous semble-t-il, une certaine identification avec lui, à travers de laquelle Blanchot anticipe certains thèmes fondamentaux de sa propre écriture. Écriture qui se manifesterà de manière chaque fois plus radicale, mais qui s'enracine en cette culture littéraire. Même si, comme affirme Bident, dans ces années '40 ces architectes d'un univers sensible qu'ont été Péguy, Claudel et Giradoux seront substitués par le mouvement nouveau de Mallarmé, Lautréamont et Valéry.<sup>23</sup>

---

<sup>21</sup>*Ibid.*, p. 321.

<sup>22</sup>*Ibid.*, p. 322.

<sup>23</sup>Cf. C. BIDENT, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, pp. 184-185.

## 2. «Les intellectuels en question»

Nous faisons maintenant un grand saut dans le temps. Si nous venons de parler d'un article appartenant au premier volume critique de Blanchot, il faut se remettre à un de ses derniers écrits pour trouver plus des références explicites et significatives à Charles Péguy.<sup>24</sup> Il s'agit de l'article « Les intellectuels en question », paru pour la première fois en 1984.<sup>25</sup> C'est ici une question bien différente celle qui se pose, c'est plutôt maintenant la question politique. C'est l'affaire Dreyfus l'événement politique qui est au centre de l'expérience vitale de Péguy et qui impulsa son écriture. C'est de cette affaire que surgit la dénomination même d'« intellectuel ». Question qui se posera désormais et une autre fois de manière centrale lors d'un autre événement social et politique qui impulsera, à son tour, une bonne partie de la réflexion de Blanchot depuis les années '60 : le mai '68. C'est aussi la question de l'antisémitisme qui se pose, qui se posa dans l'Affaire Dreyfus mais aussi lors de Hitler et d'Auswtich. C'est cette question, selon Blanchot, celle qui a révélé le plus fortement l'intellectuel à lui-même.<sup>26</sup>

Dans les « intellectuels en question » Blanchot n'aborde pas seulement la question des intellectuels, mais aussi il les met en question. La thèse centrale de ces notes de Blanchot peut se résumer, peut-être, de la manière suivante : il n'y a pas une détermination ontologique que constitue un intellectuel en tant que tel, mais chacun qui s'appelle intellectuel doit toujours se mettre en question à soi-même par rapport à la réponse qu'il donne à l'exigence de la justice ; mais cette exigence ne se confond pas avec un engagement –Blanchot se distingue

---

<sup>24</sup>Même si l'on peut encore trouver quelques petites références à Péguy dans autres ouvrages de l'auteur. C'est le cas de *Le livre à venir*, où Blanchot cite cette expression de l'écrivain, à propos de le tremblement ou l'angoisse que suppose l'écriture : « Je ne m'attaque pas à une œuvre nouvelle que dans le tremblement. Je vis dans le tremblement d'écrire. » (Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, 137).

<sup>25</sup> Cet article est paru pour la première fois dans la revue *Le Débat*, n° 29, mars 1984. Il a été publié après aux éditions touts sous forme d'un livre : Maurice BLANCHOT, *Les intellectuels en question. Ébauche d'une réflexion*, Tours : Éditions Fourbis, 1996. Il a été repris encore dans le volume Maurice Blanchot, *La condition critique. Articles 1945-1998* (Textes choisis et établis par Christophe Bident), Paris : Gallimard 2010, pp. 390-416. C'est cette dernière édition celle que nous allons citer dans notre travail.

<sup>26</sup>Cf. M. BLANCHOT, *La condition critique*, p. 413.

très clairement de Sartre en cela- ; la réponse à cette exigence doit effacer sa figure jusqu'au point que sa voix devienne presque anonyme, en reconnaissant toujours que sa vocation le dépasse ; et cela pour éviter le risque constant de l'intellectuel : oublier le Juste, en l'élevant à la réalité d'un symbole.

Ici la pensée de Blanchot se détache de celle de Péguy, si bien n'écartons pas la possibilité qu'il y ait des résonances implicites.<sup>27</sup> Laissons parler, pour le moment à Blanchot lui-même à propos de la question de l'engagement et de la prise de parti de l'intellectuel :

«L'intellectuel n'est donc pas un spécialiste de l'intelligence: spécialiste de la non-spécialité ? L'intelligence, cette adresse de l'esprit apte à faire croire qu'il en sait plus qu'il ne sait, ne fait pas l'intellectuel. L'intellectuel connaît ses limites, il accepte d'appartenir au royaume animal de l'esprit, mais il n'est pas crédule, il doute, il approuve quand il le faut, il n'acclame pas. C'est pourquoi il n'est pas l'homme de l'engagement, selon un vocabulaire malheureux qui a souvent jeté et à bon droit André Breton hors de lui. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne prenne pas parti ; au contraire, ayant décidé selon la pensée qui lui semble avoir le plus d'importance, pensée des périls et pensée contre les périls il est l'obstiné, l'endurant, car il n'est pas de plus fort courage que le courage de la pensée.»<sup>28</sup>

Mais cette prise de parti, qui n'est pas engagement mais courage de la pensée, doit toujours se mettre en doute, rester à distance, en reconnaissant, comme nous avons dit auparavant, que sa vocation toujours le dépasse : « Lorsque l'intellectuel –l'écrivain- se décide et se déclare, il subit un dommage peut-être irréparable. Il se soustrait à la seule tâche qui lui importe. Il se peut qu'il perde définitivement le droit à la parole inattendue. »<sup>29</sup>

---

<sup>27</sup> On devrait, pour cela, peut-être, étudier de manière beaucoup plus vaste les rapports entre cette conception blanchotienne de l'intellectuel et la critique faite par Péguy aux intellectuels dans *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne* et *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*.

<sup>28</sup> M. BLANCHOT, *La condition critique*, p. 393.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 403.

Et, non seulement l'intellectuel risque de se déclarer. Il risque aussi – comme l'avait dénoncé très clairement Péguy au « parti intellectuel »- de profiter son autorité et influence en tant qu'intellectuel pour s'engager au pouvoir politique :

«La troisième difficulté à laquelle l'intellectuel ne peut pas se soustraire n'a pas changé depuis l'affaire Dreyfus, même si alors la justice de la cause permettait de ne pas s'y attarder : c'est que l'écrivain, l'artiste, le savant détournent l'influence qu'ils ont acquise, l'autorité qu'ils doivent à leur activité propre pour les faire servir à des choix politiques, à des opinions morales. Ce fut le cas de Zola. Ce fut le cas de Sartre. Ce fut, plus récemment, le cas d'un artiste réputé : parce que celui-ci est, dans son art, excellent, on attend de lui sur tous sujets des déclarations politiques ou morales qui doivent à sa renommée d'artiste une valeur et une audience qu'on ne peut pas dire excessives, mais qui montrent qu'un citoyen ne vaut pas l'autre. Ce fut constamment l'embarras de Sartre.»<sup>30</sup>

Ce que Blanchot propose est très exigeant pour l'intellectuel. Et c'est lui-même, toujours, dans « Les intellectuels en question » qui se met à montrer des erreurs qui ont été commises lors de l'affaire Dreyfus. C'est en ce moment-là que Blanchot reproche aussi le comportement de Péguy. Pour Blanchot, comme dit Christophe Bident, « Péguy, Gresde, Blum, Jaurès : tous, à un moment ou à l'autre, se trompent. »<sup>31</sup> Blanchot accuse à Péguy, de cette manière, d'avoir succombé à la tentation de l'intellectuel, et de s'avoir mis hors de sa place, ne répondant plus à sa vocation propre et à l'exigence de la justice :

«Si l'affaire Dreyfus semble désigner les intellectuels en les définissant, parfois en les glorifiant, elle montre aussi combien cette gloire est onéreuse et les oblige à une vocation qui les transforme et peut-être les dépasse. Quand on lutte pour que soit rendue l'innocence à un homme tel que Dreyfus, il ne suffit pas de plaider un dossier et d'examiner les pièces d'un procès ; c'est plus qu'un système qui est en cause, c'est la société, c'est la religion d'où l'antisémitisme dérive comme d'une source empoisonnée. L'intellectuel est alors tenté d'oublier le Juste pour l'élever à la réalité d'un

---

<sup>30</sup>*Ibid.*, p. 414.

<sup>31</sup> C. BIDENT, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, p. 565.

symbole où celui-ci ne se reconnaît pas. Il devient un moraliste, un politique, un mystique même, comme le sera Péguy qui accablera celui qu'il a défendu en des termes aussi injustes que ceux qui ont servi à le condamner. Rappelons cette éloquence, peut-être sublime, mais sûrement détestable : « *Investi héros malgré lui, investi martyr malgré lui il fut indigne de cette triple investiture. Historiquement, réellement indigne. Insuffisant, au-dessous, incapable, indigne de ce triple sacre, de cette triple investiture.* » Phrases, à bien lire, absurdes qui montrent à quelle *altération* s'expose l'intellectuel devenu le messager de l'absolu, le substitut du prêtre, l'homme supérieur marqué par le sacré.»<sup>32</sup>

### 3. Dire l'événement : Péguy et Blanchot selon Deleuze

Revenons maintenant sur Gilles Deleuze, auquel nous avons fait référence au début de ce travail. C'est lui qui a suscité en bonne mesure les rapprochements que nous venons d'essayer entre les deux auteurs. C'est lui, peut-être, qui introduit la question de l'influence de Péguy sur Blanchot la portant sur un terrain plus philosophique encore, amenant cette influence au centre même de la pensée de Blanchot –même si Blanchot ne formule cela en ces termes exactes : il s'agit de la question de l'événement, et de la duplicité de son expérience possible et impossible.

Ce rapprochement entre Péguy et Blanchot, Deleuze le fait lors de deux cours des années 1982 et 1983. C'est dans les enregistrements et transcriptions de ces leçons-là que nous avons trouvé cette approche à la question. Revenons aussi à ce que nous avons dit au début du travail : d'après Deleuze l'influence de Péguy sur Blanchot est évidente et lui vient de son rapport de jeunesse au catholicisme ; Blanchot a retenu de Péguy quelque chose de fondamental. De quoi est-ce qu'il s'agit?

Il s'agit de l'événement, et de sa duplicité, évidemment. Dans l'événement il y a toujours quelque chose qui s'actualise et quelque chose qui se

---

<sup>32</sup> M. BLANCHOT, *La condition critique*, pp. 400-401.

dérobe, quelque chose qui se montre et quelque chose qui ne se montre pas, ce qui se voit et ce qui s'efface au regard. C'est celui-ci, peut-être, le centre de toute la pensée de Blanchot, que tend précisément vers ce qui s'efface, vers ce qui se dérobe, vers le dehors de la pensée. C'est cela qu'il a exprimé magistralement dans « Le regard d'Orphée »<sup>33</sup> en partant de l'expérience littéraire. Revenons donc à la citation du débout à partir de la question capitale que Deleuze nous pose. Permettez-nous dans ces notes à caractère provisoire de laisser parler l'auteur lui-même et d'inclure à tel effet des cites d'une longueur peut être excessive :

«Et vous vous rappelez, je n'ai pas cessé l'année dernière, de raconter l'histoire suivante : dans l'événement il y a deux choses, dans l'événement il y a deux choses, il y a la part de ce qui se laisse actualiser dans les corps. Mais il y a autre chose aussi : il y a une part qui déborde toute actualisation, il y a une part qui déborde son actualisation. Et pourtant c'est du réel, simplement ce n'est pas de l'actuel. Réel sans être actuel. C'est, je disais, la part du non actualisé, mais en revanche c'est pleinement exprimé. L'événement en tant qu'exprimé et non pas en tant qu'actualisé. Il ne suffira jamais que j'actualise la mort dans mon corps, il faudra d'une certaine manière que je l'exprime, que je l'exprime dans sa part. Dans la part de quoi ? Dans la part de ce qui se dérobe à l'accomplissement.

Et lorsque nous trouvons cette conception de l'événement explicitement développée par Blanchot, dans son style à lui. Lorsqu'il distingue explicitement ce qui se laisse actualiser de l'événement et cette espèce de potentiel ? Qui est pourtant parfaitement réel, qui n'est pas un simple possible ? Qui a la potentialité de la puissance et qui déborde toute actualisation. La part de ce qui ne se laisse pas accomplir dans l'événement qui s'accomplit. Là je crois ? et je crois que Blanchot peut-être le reconnaîtrait, encore que je ne me souviens plus du tout s'il a jamais écrit sur Péguy mais c'est très évident qu'il y a une influence de Péguy sur Blanchot qui vient notamment de ce que Blanchot, dans sa jeunesse, était un auteur et un penseur de la foi. Et que l'influence de Péguy sur Blanchot ça me paraît une des choses les plus, les plus évidentes [voix d'un auditeur : « il a écrit un article, il a un article sur Péguy... »] il a un article sur Péguy enfin, il a tout pour le comprendre et il en a... il en a retenu quelque chose de fondamental.

---

<sup>33</sup> M. BLANCHOT, *L'espace littéraire*, Paris : Gallimard 1955 (Folio Essais, 89), p. 225.

Or, vous comprenez, là on retrouve, pour notre compte je dis, on retrouve exactement nos deux aspects de l'événement. Tous les deux sont parfaitement réels. La part de l'événement qui s'actualise dans des états de choses c'est a, b, c, d. La part de l'événement qui s'exprime comme puissance ou qualité pure et qui ne peut que s'exprimer, c'est-à-dire la part de l'événement qui déroborde l'actualisation. Et dans *Clio* qu'est-ce que...par quoi commence Péguy ? Il commence par des pages splendides qui sont celles-ci : Comment voulez-vous que dans un événement quelque chose ne déborde pas l'actualisation ? Exemple : Homère écrit l'Iliade. Un événement s'actualise, d'accord. Il faut bien que quelque chose déborde son actualisation puisque nous n'en finiront jamais avec l'Iliade, puisqu'il y aura toujours un lecteur pour faire une nouvelle actualisation de l'Iliade. Il faut donc croire que dans l'événement il y avait un réservoir de potentialité, quelque chose qui ne se laisse pas épuiser par sa propre actualisation.»<sup>34</sup>

C'est donc dans Péguy que cette distinction se trouve déjà. Et Deleuze pose l'accent dans la lecture de *Clio*. Il le fait aussi dans cet autre passage :

«Et Péguy nous dit dans *Clio* : " c'est comme s'il y avait deux événements co-existants ". Sous-entendant : ils n'en font qu'un. " C'est comme s'il y avait deux événements co-existants. Et l'un est tel que vous passez le long de l'événement ". C'est comme une coordonnée : on refait un petit schéma. " Vous le longez ", dit-il. En fait, le longer, on peut corriger de nous-mêmes mais ça n'importe pas beaucoup : c'est qu'on peut être dans l'état de chose. C'est l'événement - état de chose, vous pouvez pris dedans. A ce moment-là, c'est lui qui se déplace, c'est lui qui évolue et qui vous entraîne. Donc vous n'êtes pas simplement le promeneur face à l'état de chose. Vous êtes complètement pris dans l'état de chose. Disons pour plus de simplicité, pour pas trop compliquer : c'est l'axe horizontal d'après lequel vous longez l'événement. Disons simplement que vous le longez en même temps que lui s'allonge. Ça, c'est le domaine de l'actualisation.»<sup>35</sup>

La question de cette duplicité de l'événement va se poser aussi autour de la mort, question si centrale en Blanchot :

---

<sup>34</sup> G. DELEUZE, cours 43 du 31/05/83 -1, transcription : Florencia Rodriguez. URL : [http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id\\_article=257](http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=257) [site consulté le 14/12/2015].

<sup>35</sup> G. DELEUZE, cours 25 du 07/12/1982 - 2, transcription : Marie Hélène Tanné. URL : [http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id\\_article=162](http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=162) [Site consulté le 14/12/2015].

«Je lis un texte très connu d'un auteur qui a rien avoir avec Pierce, d'un auteur qui nous parle de la mort, qui est Blanchot. L'Espace Littéraire, mais c'est dans toute l'œuvre de Blanchot, ça. L'espace littéraire, page 161. Et je lis : " La part de l'événement que son accomplissement ne peut pas réaliser...". Ouh la la, ça m'intéresse. C'est une formule poétique, bon d'accord, mais peut être la poésie là nous dit de la philosophie, ça ne s'exclue pas. " La part de l'événement que son accomplissement ne peut pas réaliser... " Je dirais aussi bien : la part de l'événement ou la part dans l'événement de ce qui déborde sa propre actualisation. Je pourrais dire ça comme ça, il n'y a pas de changement. La formule de Blanchot est plus jolie, la mienne est plus conforme à l'état de notre problème.

La part dans l'événement pour bien marquer que c'est par deux évènements bien qu'à certains égards ce soit deux événements, mais c'est pas eux événements non plus... La part dans l'événement de ce qui se dérobe à l'actualisation. Or dans tout évènement, n'y a-t-il pas cette part de ce qui déborde l'actualisation ou l'accomplissement ? Et Blanchot pense à la mort avant tout. Et il dit : il y a deux morts. Simplement sans doute, ces deux morts sont très mélangées. Il y a deux morts, et il y a une mort qui nous arrive... Pan, allez ! Il y a une mort qui est la mort présente. Et cette mort, en même temps, c'est la mort instantanée. D'une certaine manière, elle est inassignable. Mais je le dis mal. En même temps, c'est à elle que je pense, quand ... quand je dis : " Tous les hommes sont mortels ". C'est elle que j'imagine quand j'imagine que je vais mourir. C'est elle que je perçois quand je meure. Mais même lorsque je la perçois et que je meure effectivement actuellement, est-ce que je saisis la vraie mort ? Blanchot nous dit : non.

La vraie mort, c'est très bizarre, c'est celle qui n'en finit pas d'arriver. Et n'en cesse pas de finir. Pourquoi ? C'est dans la mort la part de ce qui déborde l'actualisation, l'accomplissement. Est-ce qu'il y a ça ? Moi je crois que c'est dramatiser les choses parce que Blanchot il a une idée qui est que : il n'y a que la mort qui a ça. Mais encore une fois le couteau à pain a ça. La table a ça. Chacun de nous a ça. N'importe qui a ça. C'est même ce qui fait la grandeur de chacun, ou sa chance de ne pas être oublié : la part, la possibilité d'être un événement, chacun de nous.

[...]

Et alors faisons appel encore à un auteur, qui lui va être plus clair, surtout que je soupçonne fort Blanchot de ne guère le citer mais de beaucoup le connaître, ne serait-ce que par ses origines catholiques, et l'importance qu'il a eu pour toute la littérature française à l'époque de Blanchot, et c'est évidemment Péguy.»<sup>36</sup>

---

<sup>36</sup>*Idem.*



Gilles Deleuze, qui, rappelons-nous, a parlé de cette question de l'événement en Péguy par rapport à *Clio*, où se pose la question de l'histoire, va donner donc aussi à l'événement une lecture historique et politique, en revenant au mai '68, auquel nous avons fait référence auparavant. Cet événement politique suscita en Blanchot l'exigence d'une pensée et d'une écriture communautaires, qui ne cessent jamais d'échouer, parce qu'elles sont toujours un témoignage de l'impossible, de ce qui se dérobe, de ce parti de l'événement –comme a dit Deleuze- qui ne s'actualise pas :

«[...] l'autre aspect de l'évènement c'est...je remonte verticalement dans l'évènement. Et qu'est-ce qu'il nous dit Péguy dans une page splendide ? Qu'est-ce qu'il va nous dire dans cette remontée verticale qui est représentée par les générations bibliques, où à chaque fois est affirmé l'immédiat à travers les médiations ? Il nous dit - celle-là je la lis parce que sinon vous croiriez que j'invente, aïe je n'ai pas...si j'ai notée...il nous dit - et là aussi c'est du bon style Péguy. Il dit voilà, "y'a des choses très curieuses", il dit, je résume le contexte, il dit "y'a des choses qui nous arrivent", par exemple des événements extraordinaires, très importants, la guerre, ou...je ne sais pas...une sale situation où je me suis mis, ou une très bonne situation qui m'arrive, je tombe amoureux, je suis plus amoureux - enfin des choses comme ça. Et puis y'a des périodes toutes plates, rien n'arrive. Et Péguy il dit "c'est quand même bizarre, parce que c'est généralement dans les périodes où rien n'arrive que se font les vrais changements". Et vous vous réveillez un matin, et ce qui faisait problème - ça n'arrive pas tous les jours -, et ce qui faisait problème, fait plus du tout problème. Et vous vous dites "mais quoi, qu'est-ce qui me prenait à trouver ça important, mais quelle importance ça a tout ça ?".

En 68, beaucoup de gens ont eu cette conversion collective, ce virement : "mais ça n'allait pas ma tête, quoi, qu'est-ce que, je trouvais important ceci cela, mais quelle importance ça avait ?". Oh il se passait des choses en 68, mais incomparables avec ce qui se passait dans les gens, c'était très bizarre - alors tantôt c'était le pire, tantôt ce n'était pas mal. Et tout d'un coup nous sentons que nous ne sommes plus les mêmes forçats. Rien ne survient, rien ne survient, il n'y a rien eu. Et tout d'un coup nous sentons que nous ne sommes plus les mêmes forçats. Il n'y a rien eu. Et un problème dont on ne voyait pas la fin, un problème sans issue, un problème où tout un monde était à heurter, était à heurter, tout d'un coup n'existe plus, et on se demande de quoi on parlait.

[...]

Remonter dans l'évènement, non pas remonter le cours des évènements : c'est remonter l'évènement vers, ou c'est découvrir dans l'évènement cette part qui ne se laisse pas épuiser par sa propre actualisation.»<sup>37</sup>

Deleuze pose la question, encore, par rapport à la dimension temporelle de l'évènement. En parlant du concept de l'«internel» chez Péguy, se rapproche, peut-être, de ce que Blanchot appelle le « temps hors du temps », « un autre temps » ou « un temps autre » :

Evènement dans sa part - et vous voyez ce que, pourquoi Péguy avait, j'ai oublié de le dire en passant, avait besoin du concept de internel, c'est à dire cette espèce d'éternité qui n'existe ou qui n'est possible qu'à l'intérieur du temps : l'internel c'est la coordonnée verticale de l'évènement. Ce n'est pas hors du temps, c'est dans le temps.<sup>38</sup>

Cette dimension verticale ouvre la différence du neutre qui préserve ce qui se dérobe, cette présence effacée, toujours autre. Un « hors temps dans le temps » auquel est attirée l'écriture même. Ainsi le dit Blanchot dans *Le pas au-delà* : « Temps, temps : le pas au-delà qui ne s'accomplit pas dans le temps conduirait hors du temps, sans que ce dehors fût intemporel, mais là où le temps tomberait, chute fragile, selon ce « hors temps dans le temps » vers lequel écrire nous attirerait, s'il nous était permis, disparus de nous, d'écrire sous le secret de la peur ancienne.»<sup>39</sup>

Aller à la rencontre de cette dimension verticale de l'évènement implique aussi la répétition. Répétition que Deleuze éprouve chez Péguy, comme il l'exprime à *Différence et répétition*.<sup>40</sup> Répétition que nous pouvons retrouver chez Blanchot, et qui est celle du ressassement éternel, de l'éternel retour de la tâche critique. « The circularity –dit Paul de Man- is not, therefore, a perfect form

---

<sup>37</sup>G. DELEUZE, cours du 07/12/82 – 3, transcription : Julie Alfonsi. URL : [http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id\\_article=163](http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=163) [Site consulté le 14/12/2015].

<sup>38</sup>*Ibid.*

<sup>39</sup>M. BLANCHOT, *Le pas au-delà*, Paris : Gallimard 1973, p. 8.

<sup>40</sup>*Cf.* G. DELEUZE, *Différence et répétition*, Paris : PUF 1993 (1<sup>e</sup> éd. 1968), pp. 13-16.

with which we try to coincide, but a directive that maintains and measures the distance that separates us from the center of things.»<sup>41</sup> Une circularité qui permet se rapprocher au centre –à la verticalité de l'événement qui ne s'actualise jamais dans notre expérience du temps- tout en gardant la distance qui le préserve. C'est le paradoxe de l'événement : c'est en essayant de nous l'approprier qu'il se dérobe, c'est en nous en éloignant que nous pouvons nous en approcher.

---

<sup>41</sup> P. DE MAN, *Blindness and Insight. Essays in the Rhetoric of Contemporary Criticism* (2<sup>nd</sup> edition), Minneapolis: University of Minnesota Press 1983, pp. 76-77.